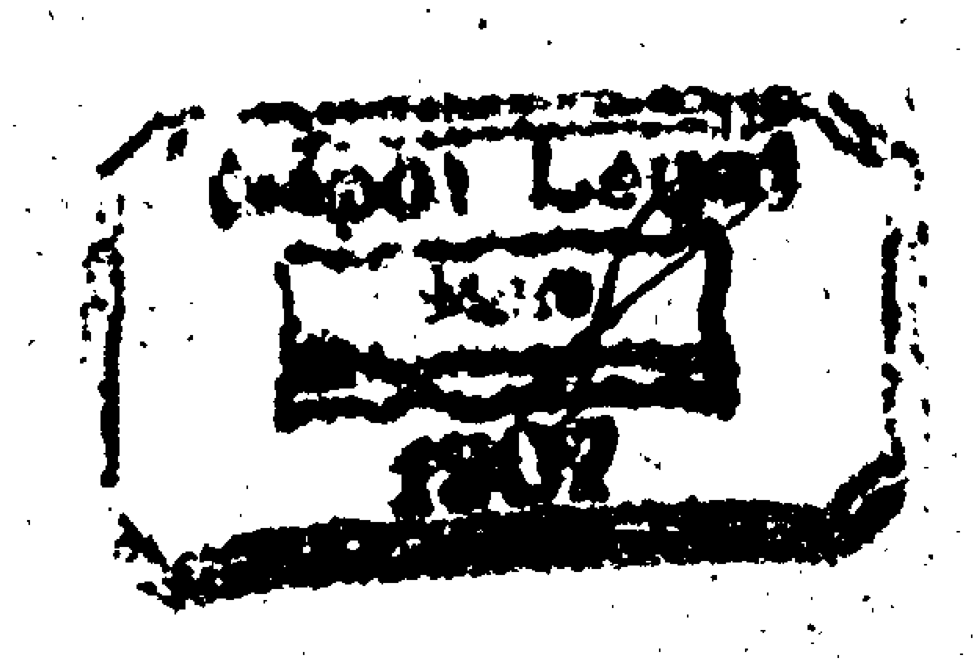
Prix du N° : 0.75 N° 8 1er Août 1907





Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

Prix du N° : 0.75 — *N° 8* — *1er Août 1907*

Les Forces Mentales

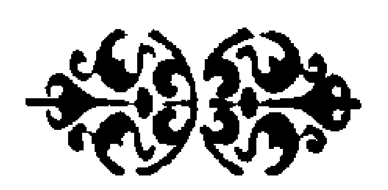
REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : FRANCE... 8 Fr. — ÉTRANGER. 9 Fr.

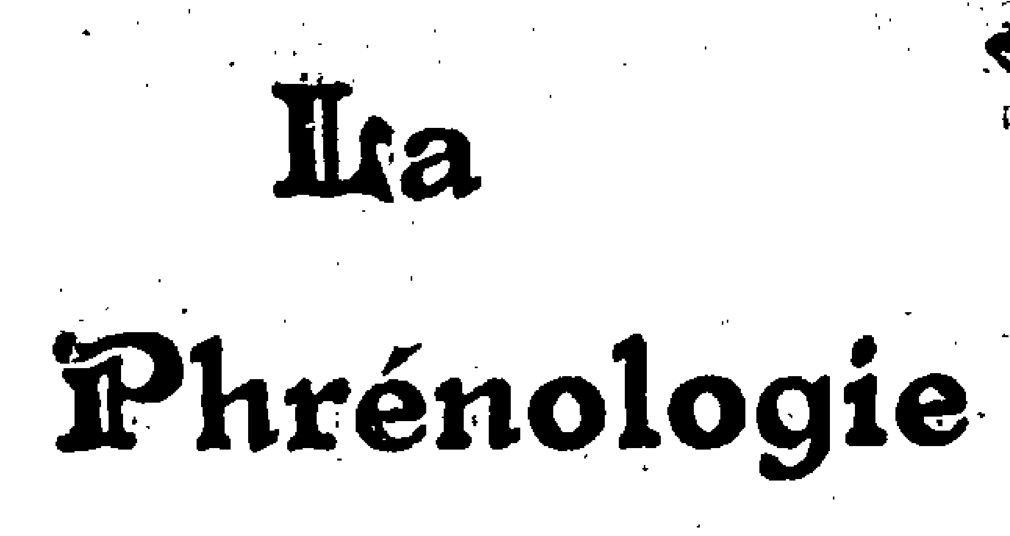
RÉDACTION ADMINISTRATION
110, RUE RICHELIEU, PARIS

SOMMAIRE :

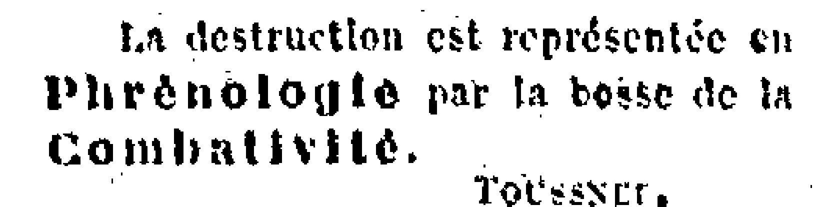
La Phrénologie . . . . EUGÈNE DEFRANCE.
Occultisme. . . . . C.-R. SADLER.
Mémoires d'un Moraliste. . . . . THÉODULE BRANCHE.
Un Novice. . . . . ALEXIS NOEL.



ÉDITION
des Bureaux d'Études Psychiques
110 Rue Richelieu, Paris.



La Phrénologie



La destruction est représentée en **Phrénologie** par la bosse de la **Combativité.**

TOUSSENEL.

Vers la fin du XVIIIe siècle, Franz-Josef-Gall, médecin allemand né en 1758, à Tiefenbrunn, dans le duché de Bade, mit au jour sous le nom de *craniologie* et de *cranioscopie*, un système d'étude au moyen duquel il prétendit connaître toutes les dispositions intellectuelles et affectives d'un individu en examinant la conformation du crâne. Environ quinze ans avant Gall, Pierre Camper, célèbre anatomiste hollandais, mort en 1789, avait déterminé, comme point important dans la *craniologie*, l'*angle facial* auquel la science a laissé son nom. Dans ses observations, Pierre Camper avait déjà conçu l'idée que l'intelligence des hommes devait être en rapport direct avec le développement de leur cerveau et par suite avec le développement du front des parties adjacentes.

Pour justifier sa théorie, Camper avait comparé, par la mesure de l'*angle facial*, le cerveau de l'homme dans ses différentes races avec celui de divers animaux. Cette méthode de détermination de l'*angle facial* consistait et consiste encore

à mesurer l'angle que forme la ligne du front, avec une autre ligne passant par la base du cerveau, le développement du cerveau étant en rapport avec l'ouverture de cet angle. Ainsi, par exemple, dans les statues grecques cet angle atteint souvent 90° ou même dépasse l'angle droit ; c'est le cas qui se présente dans l'une des statues antiques les plus connues, celle de l'Apollon du Belvédère. Mais en réalité dans la nature l'*angle facial* ne dépasse généralement pas 80° chez les Européens, 70° chez les Nègres et enfin de 65° à 30° chez les anthropoïdes.

Mais ce n'était pas là de la *Phrénologie* telle que devait la concevoir Gall, c'est-à-dire une science qui s'occupât tout spécialement des rapports existant entre les fonctions dont le cerveau humain est l'organe directeur et la conformation extérieure de la boite crânienne. Les adeptes de Gall divisent les facultés humaines en trois classes, savoir : les *facultés intellectuelles*, les *facultés morales* et les *facultés instinctives ou animales*. Les premières sont comprises dans la partie antérieure de la tête; les secondes dans la portion supérieure et les troisièmes dans la partie postérieure et dans le cervelet.

Donc, partant de cette hypothèse que le cerveau est constitué d'organes servant chacun à une fonction, à un instinct, à une faculté particulière, Gall admit que le développement de chacune de ces facultés est en rapport avec la grosseur relative de l'organe. De là à conclure qu'on pouvait constater l'existence ou l'absence de ces qualités, par l'examen de la conformation de la boite osseuse du crâne, il n'y avait qu'un pas que Gall franchit rapidement. La boite osseuse du crâne humain, dit-il, présente des saillies ou bosses, dont le développement reproduit exactement celui des parties correspondantes de l'encéphale. C'est sur ces bosses que Gall fixa désormais toute son attention.

Dans son enfance, Gall avait été frappé de la dissemblance de caractère et de goûts, non seulement de plusieurs de ses camarades d'études, mais même de ses frères et de ses sœurs, bien que ces derniers fussent du même sang et les premiers de la

même race. Un peu plus tard, étant au collège, il remarqua que ceux de ses camarades qui possédaient une grande facilité de mémoire, avaient presque tous les yeux en saillie, les yeux à fleur de tète selon l'expression vulgaire. Il conclut empiriquement de cette observation, que les individus à orbite saillant, possédaient tous de la mémoire. Tel fut le point de départ des longues études qu'il fit sur les organes cérébraux lorsqu'il eut terminé ses études en médecine.

Gall arriva promptement à se former une doctrine qu'il répandit d'abord en 1796, à Vienne (Autriche), puis à Paris en 1807. Cette doctrine, bientôt connue sous le nom de *Phrénologie*, attira vivement l'attention publique et peu à peu se répandit dans le monde entier. Après plusieurs années d'études sur des crânes et des cerveaux d'hommes et d'animaux divers, Gall déclara avoir découvert *vingt-sept* organes correspondant à *vingt-sept* facultés, auxquels son condisciple et collaborateur (1) Spurzheim en ajouta plusieurs autres. De ces données les *phrénologistes* arrêtèrent au chiffre de *trente-six* les facultés humaines que l'on peut déterminer par l'examen du crâne. Bien que le vocable physiologique imposé par la science *phrénologique* laisse beaucoup à désirer, force nous est de l'employer tel qu'il a toujours été exposé dans les différents ouvrages traitant cette intéressante étude.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les trois clasees de facultés occupent dans notre cerveau trois emplacements bien distincts. La troisième classe, celle des instincts ou penchants, si nous commençons l'étude d'un crâne par sa base, occupe toute la partie (sauf le front) qui reste découverte et apparente lorsqu'un homme est coiffé d'un chapeau, c'est-à-dire un espace dont la naissance des cheveux à la base de l'occiput et derrière les oreilles jusqu'aux tempes serait la limite inférieure, et une ligne horizontale imaginaire, passant de l'œil au chi-

(1) *Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme*, par Spurzheim (ouvrage publié en 1820; un volume in-8°).

gnon, serait la limite supérieure. Dans l'état actuel de cette science, on compte *dix instincts* ou *penchants*, qui sont :

1° l'*amativité;*
2° la *philogéniture;*
3° l'*habitativité* ou *concentrativité;*
4° l'*affectionnivité* ou *adhésivité;*
5° la *combattivité;*
6° la *destructivité;*
7° l'*alimentivité;*
8° la *secrétivité;*
9° l'*acquisivité;*
10° la *constructivité;*

Les sentiments ou facultés morales occupent, ainsi que je l'ai déjà dit également, l'espace crânien compris sous le chapeau, mais en faisant toujours la réserve des parties frontales. Cette portion cervicale se subdivise en 12 organes qui sont :

1° l'*estime en soi;*
2° l'*approbativité;*
3° la *circonspection;*
4° la *bienveillance;*
5° la *vénération;*
6° la *fermeté;*
7° la *consciensiosité;*
7° l'*espérance;*
9° la *merveillosité;*
10° l'*idéalité;*
11° la *gaieté* ou l'*esprit de saillie;*
12° l'*imitation.*

Enfin viennent les perceptions ou aptitudes subdivisées en deux catégories. La première désignée sous la rubrique de *facultés perceptives* occupe l'espace crânien limité en bas par

la naissance du nez et l'arcade sourcilière sur les côtés latéraux par les tempes et se termine en haut vers le milieu du front, où commencent les facultés réflectives, mais sans ligne de démarcation bien manifeste chez les individus ordinaires. Cette première subdivision comprend *douze* organes, qui sont:

1° l'*individualité*;
2° la *configuration* ;
3° l'*étendue* ;
4° la *pesanteur* ou *résistance* et *tactilité* ;
5° le *coloris* ;
6° la *localité* ;
7° le *calcul* ;
8° l'*ordre* ;
9° l'*éventualité* ;
10° le *temps* ;
11° le *ton* ;
12° le *langage* ;

La deuxième subdivision désignée sous le nom de *facultés réflectives* commence où finit la précédente et ne comprend que le contour des deux saillies que l'on voit à la partie antérieure du front chez les gens qui ont le front très bombé. Cette subdivision se compose de deux organes qui sont :

1° la comparaison ;
2° la causalité ;

Reprenons maintenant toutes ces facultés, une à une, dans l'ordre et d'après les théories phrénologistes précédemment énoncées. Les chiffres des deux figures ci-contre, correspondent au numéro d'ordre des facultés que nous allons examiner et indiquent le siège de chaque organe à la surface

du crâne. Voyons d'abord les *facultés animales*, c'est-à-dire les *instincts* ou les *penchants* (1).

1°. — AMAVITÉ. Le cervelet entier constitue l'organe de l'*amavité*, indiqué par deux saillies arrondies, l'une à droite, l'autre à gauche de la ligne médiane. Ses fonctions sont de solliciter les animaux à se reproduire. Il est généralement beaucoup plus développé chez les mâles que chez les femelles. Cependant pour ce qui est de l'humanité, on trouve quelques exemples du contraire. Les femmes qui les fournissent justifient la *phrénologie* par la violence habituelle de leurs passions. Chez les hommes d'un tempérament vigoureux et sanguin, la passion qui correspond à l'organe de l'*amavité* peut affecter divers caractères : celui de l'amour ardent, lorsqu'il est soutenu par des instincts tels que l'*effectionnivité*; celui de la *jalousie aveugle*, si la *secrétivité* ou la *ruse* vient se combiner avec elle. Au contraire, chez un homme débile, dont les instincts de courage et de destruction sont médiocres, l'organe poussera, s'il est très prononcé, aux *habitudes solitaires* et cela arrivera plus sûrement encore si cet homme est casanier et qu'il aime son foyer. Les individus chez lesquels l'organe est atrophié ou seulement déprimé montrent une grande indifférence pour toutes les choses voluptueuses ; leur pudeur est excessive et pusillanime. Les femmes, dans ce cas, non contentes de toutes les chastetés auxquelles leur sexe les oblige, cherchent un suprême refuge dans les couvents ou dans le célibat. Lorsque la nullité de cet organe est combinée avec d'autres instincts actifs, elle peut produire les plus singuliers caractères.

2°. — PHILOGÉNITURE. La *philogéniture*, dont l'organe est assis sur la partie médiane de la tente du cervelet, est l'instinct naturel qui nous porte à chérir nos enfants. A l'in-

(1) *Essai sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts les penchants, les talents, etc.*, par J. Gall (Ouvrage publié à Paris, en 1823, 6 volumes in-8°).

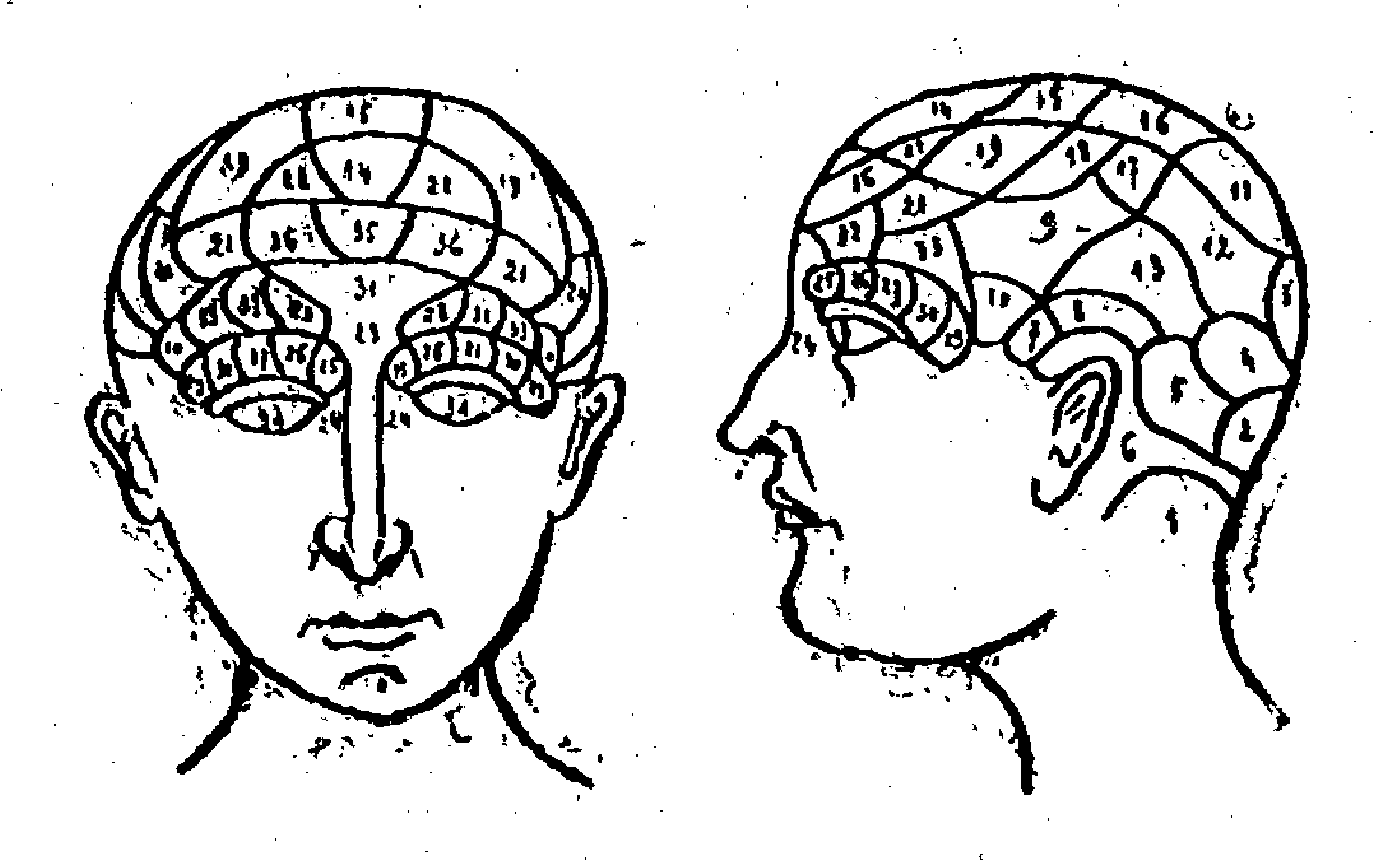
verse du précédent, cet organe est généralement beaucoup plus fort chez les femmes que chez les hommes. Chez les oiseaux, il est très proéminent, surtout chez les passereaux, les gallinacés, les oiseaux maritimes tels que le pélican. Cependant il y a des hommes qui sont sur ce point, tout aussi bien doués que les femmes. Unie aux instincts d'*acquisivité* et d'*habitativité*, la *philogéniture* fait les bons pères de famille. Chez les femmes, le développement de cet organe est commun. Il est rare d'en trouver qui ne l'ont pas ou qui l'ont peu prononcé, ce qui dénote alors une mère infanticide.

3e. — HABITATIVITÉ OU CONCENTRATIVITÉ. Ce penchant dont l'organe fait auréole à l'apophyse de l'occiput pourrait se définir « *l'amour de chez soi* ». C'est à lui que l'on doit le type de l'individu qui a horreur des voyages et qui ne peut souffrir de coucher une fois en dehors de son lit habituel. Les Anglais, qui ont colonisé le monde, sont généralement dépourvus de cet organe. Dans un cerveau mal équilibré, sa prédominance peut amener de grands désordres; c'est ainsi que l'on a vu des individus se séquestrer volontairement.

4°. — AFFECTIONNIVITÉ. Cet organe se trouve latéralement un peu au-dessous de l'apophyse de l'occiput. On l'appelle aussi *adhésivité*. C'est, au sens exact, la sociabilité aveugle. Comme tous les autres organes, s'il est isolément prépondérant, il se manifeste plutôt par des phénomènes singuliers que par des effets louables et intéressants. Les gens superficiels et de peu de réflexion le confondent souvent avec la bienveillance dont l'exercice se produit tout différemment. Ainsi un homme simplement affectueux s'attachera à un autre homme sans mettre beaucoup de discernement dans son choix ni beaucoup d'activité dans sa tendresse. Joint à l'amativité, il donne à l'amour un caractère d'assiduité fatigante.

5°. — COMBATTIVITÉ. Cet organe est situé sur la tente du cervelet et flanque latéralement la *philogéniture*, à peu près à égale distance de la partie postérieure de l'oreille et de la base de l'intersection des hémisphères. C'est cet instinct

qui fait des hommes audacieux et intrépides quand les autres facultés sont bonnes et téméraires. On le trouve très développé chez tous les animaux carnassiers et combattifs. Naturellement il est très faible chez les femmes et les enfants. C'est l'organe sur lequel l'éducation a le plus d'influence. Les individus chez lesquels il fait défaut sont souvent enclins au suicide, surtout s'ils sont pourvus de la *destructivité* ; c'est alors nettement la peur de la vie. L'absence de cet organe fait les lâches, les poltrons, les timides qui, pour éviter la lutte avec les hommes, tolèrent leur mauvaise humeur, leurs violences, leurs injustices, leurs brutalités, leurs exigences, en un mot tout ce qui fait de l'existence un long martyre si l'homme ne fait pas l'éducation de son énergie et de sa volonté.



6°. — DESTRUCTIVITÉ. Cet organe forme une sorte de bourrelet un peu en arrière du contour supérieur de l'oreille. Il constitue le plus pernicieux et le plus redoutable des penchants dans l'état social, parce que c'est le seul contre lequel l'expérience et la prudence ne peuvent prémunir l'individu. Le célèbre écrivain américain Edgar Poë l'a parfaitement désigné sous le nom *d'instinct de la perversité*. Dans l'un de ses contes fantastiques, le *Chat noir*, Edgar Poë a superbement décrit tous

les effets du sens de la *destructivité*. L'homme qui bat les animaux, brutalise les enfants, qui aborde ses camarades en les bousculant ou en leur serrant la main de manière à leur faire mal, a certainement cet organe puissamment marqué. Gall ajoute : d'un individu, dont le cerveau est ainsi constitué, s'il arrive à la vieillesse sans avoir répandu le sang, on peut préjuger qu'il a souvent médité de le faire et que seule la crainte l'a retenu. Cet organe est très prononcé chez tous les animaux carnivores.

7. — ALIMENTIVITÉ ou *appétit pour les aliments*. L'organe de cet instinct est situé entre celui de la *destructivité* et celui de la *constructivité*. Il provoque, lorsqu'il est trop développé, la gourmandise et l'ivrognerie.

8. — SECRÉTIVITÉ. Elle a son organe un peu au-dessus du sommet de l'oreille. Les individus chez qui il est trop développé sont rusés, menteurs, dissimulés ; il donne à l'œil une expression fausse, inquiète et mobile chez les gens faibles ; audacieuse, entreprenante et captieuse chez les hommes d'une forte constitution.

9. — ACQUISIVITÉ. Instinct placé au-dessus du précédent et un peu en avant dans la direction du front. Il est le mobile de l'économie et de la sage gestion des biens, dans les conditions normales. Mais il est la cause de la parcimonie, de l'avarice s'il est protubérant ; enfin du détournement, du dol et du vol s'il est excessif.

10. — CONSTRUCTIVITÉ. Est située dans la portion du front qui est immédiatement au-dessus des tempes. Cet organe, suivant les instincts avec lesquels il se combine, produit des résultats divers. Ainsi avec *l'idéalité* et la *merveillosité* il produira des romanciers ingénieux, des auteurs dramatiques capables de forger des trames compliquées. Avec la *configuration*, *l'étendue* et la *pesanteur*, il formera des architectes et des ingénieurs ; avec le *coloris* des peintres de genre ; avec le *langage*, la *comparaison* et la *causalité*, des avocats subtils, des orateurs et des philosophes systématiques ;

avec l'*ordre* et le *calcul* des inventeurs et des mécaniciens. Quoique très excitant, ce penchant n'agit jamais que comme auxiliaire d'autres facultés qu'il complète.

Voyons maintenant les *facultés morales ou affectives.*

11. — ESTIME DE SOI. Si l'on prolonge une ligne droite imaginaire partant de l'extrémité du menton et passant par le pavillon de l'oreille, au point d'intersection de cette ligne avec la circonférence du crâne se trouve l'organe de l'*estime de soi.* Cette faculté portée à l'excès constitue l'orgueil. Cependant il ne faut pas confondre l'orgueil avec l'organe suivant qui est *l'approbativité,* vulgairement appelé l'amour-propre ou la vanité. En effet l'*estime de soi* nous porte à ne prendre conseil que de nous-même et à faire peu de cas des avis et de l'opinion d'autrui, tandis que l'*approbativité* nous fait rechercher au contraire l'approbation des gens qui nous entourent. A dose moyenne l'*estime de soi* a les effets les plus salutaires. Elle refrène la violence des penchants que l'individu juge indignes de lui; elle provoque les bons sentiments et les actions généreuses vis-à-vis d'autrui; elle crée l'*énergie* nécessaire à la lutte vitale et elle fait *oser* l'homme qui la possède dans les entreprises difficultueuses. Mais lorsqu'elle est excessive, elle produit chez l'individu un mépris général. Lorsque l'homme est pauvre de bon sens et riche d'imagination,on a un simple rhéteur parfois brillant, mais le plus souvent insupportable. Gall avait observé que cet organe était la plupart du temps complètement déprimé chez les domestiques, les parasites, les fainéants et chez tous les subalternes à échine souple qui flattent leurs maîtres et portent aisément les chaînes de leur condition.

12. — APPROBATIVITÉ. — Ce sentiment est situé verticalement au-dessous du précédent. C'est le principe de toute émulation. C'est à lui que l'on doit tous les dévouements et le désir de plaire. Quand il se rencontre en équilibre avec l'*estime de soi,* on peut compter en toute assurance sur un noble et beau caractère. L'*approbativité* est indispensable aux artistes chez lesquels elle excite constamment l'attention et

réchauffe l'enthousiasme du beau. Mais seule et entée sur une nature incomplète, elle jette l'individu dans l'asservissement, les concessions sans examen, les complaisances avilissantes et l'hypocrisie. Elle devient aussi, très souvent, une vanité puérile, ridicule, avide de louanges qui caractérise l'homme sot dénué de culture intellectuelle, amoureux du panache et de tout ce qui flatte sa nullité, dont il ne se rend d'ailleurs nullement compte.

13. — CIRCONSPECTION. Cette faculté tient le milieu de la ligne imaginaire qui aboutit à l'*estime de soi*. Elle met de la réflexion, de la prévoyance dans nos démarches les plus insignifiantes, tout comme dans nos actes les plus décisifs. Unie à l'absence de l'*estime de soi* et de la *combattivité*, cette faculté rend timide, poltron et maniaque. On lui doit la plupart des suicides, la mort étant le refuge des peureux qui préfèrent se soustraire à la nécessité d'une résistance dont ils se croient incapables.

14. — BIENVEILLANCE. Elle est placée au milieu du haut du front. On peut dire que c'est le plus bel apanage humain, parce que son exercice résulte d'un sentiment fixe et non d'un instinct. Il complète l'*affectionnivité* en corrigeant ce qu'elle peut avoir de faible et d'aveugle, pour faire un homme doux, charitable mais ferme et réfléchi dans ses actes. Les hommes qui en sont doués se montrent, même au plus fort des passions, toujours cléments, oublieux des injures et des torts, mais sans bassesse.

15. — VÉNÉRATION. Sentiment qui occupe la place au sommet de la tête, à égale distance de l'apophyse de l'occiput et de la taroupe du nez. Cette faculté pousse aux idées religieuses, à la crédulité niaise et sans examen, à l'admiration de l'uniforme et des titres, à la servilité. Mais, si l'organe est peu prononcé, il porte simplement à la déférence, et le respect que l'on doit aux vieillards, aux faibles, et la soumission aux lois. Unie à l'affection, la *vénération* produit cette espèce de culte domestique que l'on doit avoir pour les objets qui nous rappellent des personnes aimées disparues.

16. — FERMETÉ ou PERSÉVÉRANCE. Placé immédiatement en arrière du précédent, cet organe est sur la ligne médiane qui sépare les deux hémisphères cérébraux Comme pour les autres facultés, ses combinaisons avec les divers instincts produisent mille résultats moraux différents. Cependant la *fermeté* est aussi l'un des plus beaux attributs du caractère humain. Elle répand sur toutes ses actions une virilité qu'on ne saurait trop louer; c'est, si l'on peut ainsi dire, l'âme des grandes entreprises. Sa prédominance mène à l'infatuation et à un entêtement souvent dangereux et qui est le vice de la volonté. Un homme doit être très ferme dans ses actes, mais d'une fermeté réfléchie.

17. — CONSCIENCIOSITÉ. Organe placé à l'extrémité postérieure et litérale du lobe moyen de chaque hémisphère. C'est lui qui produit le sentiment de la justice, du droit, du devoir et l'amour de la franchise et de la vérité. On a beau avoir tous les plus louables penchants, si la *consciencîosité* fait défaut on tombe nécessairement dans l'injustice, parfois dans le mensonge et dans un défaut abominable qui est la *mauvaise foi*.

18. — L'ESPÉRANCE. Est une faculté située au-dessous de la *vénération*, sorte d'auréole placée un peu au-dessus du centre du lobe moyen. C'est le plus robuste auxiliaire de la *volonté* sans laquelle *l'espérance* n'est à son tour qu'un simple principe d'insouciance qui voile les périls les plus apparents et empêche l'homme d'agir qui devient un fataliste sans énergie.

19. — MERVEILLOSITÉ ou ADMIRATION, qui se trouve placée au milieu de la ligne d'introduction du lobe moyen. Il produit le goût du grand, de l'extraordinaire, de l'inconnu et jette l'homme dans des entreprises hasardeuses et le pousse à l'exagération en toutes choses. Il est aussi très porté au surnaturel et au merveilleux des phénomènes peu expliqués, Tout en étant avide de savoir et admirateur de tous phénomènes, il faut aussi posséder une clairvoyance et une sagacité qui complètent l'obervation que l'on doit avoir pour un fait.

20. — IDÉALITÉ, sentiment sous-jacent au précédent, situé perpendiculairement au-dessus des temporaux et qui produit l'abondance des images de l'imagination, amour du beau, goût poétique et sentiment de la perfectibilité. Pourtant il faut se garder que cette qualité n'atteigne l'exagération et que l'homme ne se laisse éblouir par les choses purement superficielles pour négliger de ce fait les principaux devoirs de sa vie.

21. — GAITÉ. Faculté qui nous donne le goût de la plaisanterie et qui a son siège au-dessus de l'arcade sourcilière. C'est elle, lorsqu'elle est modérée et jointe à la *bienveillance*, qui nous fait entrevoir le ridicule des gens et des choses, ridicule que l'on doit toujours juger spirituellement mais avec tolérance et tact minutieux.

22. — IMITATION. Occupe à droite et à gauche la portion du crâne qui côtoie le cap des cheveux. L'homme qui possède cette faculté très développée est complètement dépourvu d'initiative et reste toute sa vie un pâle imitateur qui n'arrive jamais à se délivrer des lisières de cette imitation qui lui enlève toute la valeur que donne ordinairement l'originalité bien personnelle.

23. — En troisième catégorie arrivent enfin les FACULTÉS INTELLECTUELLES ou PERCEPTIVES, à la tête desquelles se trouve l'INDIVIDUALITÉ. Cette faculté est placée à la jonction des deux sourcils, au-dessus du nez. On lui doit la mémoire des physionomies et l'aptitude à étudier les objets comme les individus. Plus un individu a d'*individualité* plus il sait discerner la différence intellectuelle qui peut exister entre deux hommes destinés à la même situation et apprécier la valeur d'exécution d'un travail quelconque. En un mot l'*individualité* donne le sens du jugement.

24. — CONFIGURATION. Confine littéralement à la faculté précédente en suivant le contour du sourcil. C'est d'elle que résulte la perfection du toucher de la vue, la perception

nette des contours et des couleurs et enfin le sens des proportions.

25. — ETENDUE. A la suite de la précédente faculté, toujours sur le bourrelet du sourcil, se trouve la notion de l'*étendue*, qui consiste en une évaluation approximative de la hauteur d'un sommet, d'une distance à parcourir ou de la profondeur d'un abîme.

26. PESANTEUR, faculté qui occupe le sommet du sourcil et qui nous donne l'idée précise du poids des corps, des résistances matérielles et de la tactilité des substances.

27. — COLORIS, organe logé comme un grain dans le chapelet des autres facultés et assis sur l'arcade sourcilière, qui fait les meilleurs artistes lorsqu'il est bien développé. Mais à l'état imparfait c'est lui qui occasionne le *daltonisme*, confusion des couleurs dans la vision.

28. — LA LOCALITÉ est placée à droite et à gauche de la limite supérieure de l'*individualité*. C'est à cette faculté que nous devons la sensation du souvenir des endroits fréquentés, des faits écoulés et des physionomies entrevues.

29. — CALCUL. Faculté qui confine à l'extrémité du sourcil. La culture la développe énormément ; mais, lorsque l'organe est bien marqué, cette faculté peut, même chez un homme totalement ignorant, présenter un degré de puissance étonnante. On en a vu une preuve avec le fameux calculateur Inaudi, lequel était complètement illettré. Le calcul est un don absolument automoteur, spontané et uniquement mécanique.

30. — ORDRE. Faculté qui se trouve sur le bourrelet du sourcil. Elle donne outre le goût de l'ordre, du classement, celui de la logique et de la clarté dans le discours écrit ou parlé.

31. EVENTUALITÉ. — Faculté placée à cheval sur la ligne médiane du front. C'est surtout la mémoire des faits, de

leurs circonstances et de tout ce qui est du domaine de l'action. Jointe à l'*idéalité*, elle donne une imagination brillante et fertile en récits.

32. — TEMPS. Sur le versant de l'arcade sourcilière, cette faculté occupe la partie rapprochée du sommet. Elle nous donne l'aptitude nécessaire à l'appréciation des délais, à l'évaluation du temps et au souvenir des dates.

33. — TON. Faculté placée également sur le bourrelet du sourcil et qui donne à l'intelligence le sens de la mélodie et de l'harmonie.

34. — LANGAGE. La partie cérébrale affectée à cette faculté est située derrière l'orbite. Viennent ensuite les deux dernières facultés réflectives ou purement philosophiques qui sont : la COMPARAISON et la CAUSALITÉ ; je crois inutile de m'arrêter sur d'autres facultés telles que l'*Amour de la Vie*, la *Sublimité*, le *bibliophisme*, etc., que d'autres phrénologues ont cru devoir ajouter aux trente-six précitées.

De tout ce qui précède Gall ajoute qu'il ne faut pas conclure cependant qu'un homme au front proéminent est nécessairement intelligent, ni qu'un homme à l'esprit instinctif soit privé de tous les dons de la pensée. Nullement! En *phrénologie* il y a relation et réflexion entre toutes les facultés. Une intelligence faible, mais travaillée par des passions ardentes, peut devenir une intelligence brillante.

Hâtivement examinons maintenant quelle peut être la valeur scientifique de la *phrénologie*. Gall en fondant son système eut de très hautes prétentions. Il voyait de grandes conséquences qui devaient dériver de sa méthode, pour l'éducation des individus et l'établissement de la justice. D'après lui, pour agir avec discernement et ne plus commettre de méfaits, il suffisait aux éducateurs et aux législateurs de bien se pénétrer de l'importance de la physiologie du cerveau. Les éducateurs déchiffreraient sur la tête de leurs élèves la valeur et la destinée de chacun d'eux, assignant ainsi la place et le

genre de vie qui lui conviendraient, tout en cultivant les meilleures facultés qu'ils découvriraient, à l'état latent chez l'enfant. Quant aux juges ils pourraient désormais punir avec un parfait discernement et apprécier si ceux qui ont commis tels crimes sont vraiment coupables ou s'ils ont simplement obéi à leur organisation cérébrale, car on ne saurait être responsable de ses actes quand on est dominé par la puissance de son organisme.

Donc, ainsi que l'a fait observer Bertet, après avoir compromis dans son point de départ l'unité du principe pensant, Gall en arrive à détruire l'individualité, à renverser le fondement de la responsabilité de nos actes et à faire de l'homme le simple jouet de la fatalité. De plus, sans nous étendre spécialement sur les travaux de Broca et autres physiologistes modernes, la théorie de Gall, qui prétendait que la boite osseuse du crâne se moule exactement sur la masse cérébrale, a été démontrée complément inexacte ; c'est au contraire le cerveau qui se moule sur la forme crânienne. Maintenant, si l'on examine que les organes cérébraux où Gall a placé telle ou telle faculté ne sont généralement pas en rapport avec les autres organes actifs, on est bien obligé de conclure que la physiologie moderne a complètement détrôné la *phrénologie*, laquelle est aujourd'hui considérée comme une science purement fantaisiste, qui ne recevra probablement jamais l'application sociale qu'avait rêvée son fondateur.

EUGÈNE DEFRANCE.



OCCULTISME

Si l'étude de ce qui est généralement nommé « Occultisme » ne comprend, en France, qu'un nombre relativement minime d'adhérents, il y a plusieurs raisons qui ont collaboré à produire cet état de choses, et la plupart de celles-ci sont attribuables à la propre faute des plus fervents disciples de la « cause » et de ceux qui la professent.

La seule chose, en effet, nuisible au progrès des sciences dites *occultes,* et qui n'est aucunement relationnée aux actions des adhérents, est l'existence en ce pays, d'un fort courant de scepticisme général. Sans vouloir faire de la politique, je me permets de constater, que le mouvement anti-religieux d'époque récente a été la simple réaction contre la grande influence préalablement exercée par le clergé.

Il est un fait connu et irréfutable : c'est que tout mouvement général, soit-il politique, religieux ou philosophique, ne peut manquer d'arriver à certaines exagérations ; il est forcé que tôt ou tard il cause, avec la chute de l'opposition, celle aussi d'autres institutions, sentiments ou idées, dont la continuation aurait été désirable plutôt que nuisible.

La France, en se libérant d'une influence devenue oppressante, s'est défaite, en même temps (et sans trop s'en apercevoir), d'une bonne partie d'idéalisme et de sa capacité d'apprécier les choses non matérielles.

La Psychologie s'occupe de phénomènes intangibles ; le fluide magnétique et la suggestion sont invisibles. Or, la majorité en conclut que « cela n'existe pas ».

C'est grand dommage, mais c'est certainement exact.

Si nous condamnons ce scepticisme exagéré qui se contente de nier sans essayer d'expliquer, nous trouvons cependant de bonnes excuses pour cette attitude du public en général, excuses qui nous ramènent à notre première accusation contre les adhérents de « l'Occultisme ».

Jamais famille plus désaccordée n'a existé que les disciples des sciences « occultes ».

Les Hypnotiseurs nient l'existence du fluide magnétique, les magnétiseurs prétendent craindre les « dangers de la suggestion », et la Voyante professionnelle, invoquée comme arbitre, se décidera en faveur de quiconque la paiera mieux.

La Cartomancienne se proclame Psychologue (elle sait rarement prononcer le mot correctement), neuf-dixièmes des Médiums professionnels de Spiritisme terminent leurs carrières en prison, pour fraudes et escroqueries, et le public tourne le dos.

C'est encore regrettable, et c'est encore vrai.

Où donc est la vérité?

Comme toujours, et partout, cher lecteur, dans la modération. Le fluide magnétique existe, la suggestion est souvent plus utile que la médecine, la clairvoyance est un état dont l'existence ne peut être niée, mais le magnétisme n'est pas infaillible, la suggestion peut être nuisible, en certains cas, et la meilleure des Voyantes se trompera, dans le cas d'un Consultant inconnu, plus souvent qu'elle ne saurait lui donner des indications de valeur.

Quant à la Cartomancienne, je ne peux m'empêcher d'admirer son sang-froid auquel ne peut être comparée que l'innocence de ses clients. Psychologie, dérivé du Grec, veut simplement dire étude de l'âme, en opposition à la Physiologie qui s'occupe de notre « Physique ». Le terme « Occultisme » sur lequel j'insiste spécialement a toujours été cité entre guillemets (occulte, *sombre*, de là inexpliqué) a été mis en vogue par ceux qui cherchent des mystères là où il n'en existe aucun. Certes, nous rencontrons nombre de phénomènes qui exigent des études approfondies, d'autres même pour les-

quels nous n'avons pas encore réussi à trouver des explications irréfutables et scientifiques, mais pour être « occultes », il faudrait que ces phénomènes soient surnaturels, ce qu'ils ne sont certainement pas. Les Occultistes ont-ils jamais réfléchi quelle est la vraie signification de ce mot « surnaturel » ? Avez-vous jamais vu quoi que ce soit qui n'ait pas été naturel ? Quand la vue des premiers chemins de fer effrayait les paysans de l'époque qui se figuraient « avoir vu le diable », était-ce naturel (en concordance avec les lois de la Nature) que l'expansion de la vapeur ait été ainsi utilisée pour la Locomotion ?

La Nature elle-même est naturelle ; est-il probable que nous, ses enfants et créatures, puissions posséder des dons « surnaturels » ?

Mais il n'y a rien qui mérite la dénomination de *Occulte* dans l'étude de la psychologie.

L'Hypnotisme, la phase la plus élémentaire des sciences mentales, est la simple mise en pratique de certains phénomènes produits par les fonctions différentes de notre esprit. La « subjugation d'une volonté faible par une volonté supérieure » n'est qu'une simple superstition qui flatte l'orgueil des Hypnotiseurs. La force (si de force il est admissible de parler en matière d'Hypnotisme) réside dans le sujet ; l'opérateur est un simple Guide, rien de plus.

Quant au Magnétisme, dont l'étude est certainement plus compliquée, mais aussi plus intéressante et plus élevée, il n'y a pas là davantage de choses « surnaturelles ». Tout au contraire, rien ne saurait être mieux en accord avec les lois de la Nature que ses théories et ses principes.

(*A suivre.*) C. R. Sadler.

Mémoires d'un Moraliste

CAPITULATION DE METZ

La robuste constitution de mon père triompha assez vite de sa blessure, et l'on me donna la médaille militaire.

Après la bataille de Saint-Privat, l'armée du Rhin s'était retirée sous les murs de Metz, et un étroit blocus la sépara pendant plus de deux mois du reste de la France.

Je passe sur les mornes ennuis, sur les tristesses, sur les misères du siége. J'assistai à plusieurs combats, mais aucun fait personnel ne mérite d'être conté. Quand vint la fin, l'heure cruelle de la capitulation, notre régiment se réunit pour la dernière fois, et se dirigea, sous la conduite d'un chef de bataillon, vers le fort Queuleu où nous devions déposer nos fusils et nos munitions.

La tête basse, les jambes lourdes, le cœur oppressé, les hommes marchaient tristement dans la boue de la route qui longe la Seille.

Personne ne parlait, et cependant un même désir hantait tous les cerveaux.

On sentait vivement la honte de rendre ses armes sans combattre, et chacun cherchait par quel moyen désespéré nous pourrions échapper à cette humiliation. A la fin, un vieux sergent qui portait les médailles de Crimée et d'Italie s'approcha du commandant, et grommela ces mots :

« Mon commandant, ça nous f... la rage au cœur d'aller porter nos fusils aux Prussiens ».

Le commandant haussa les épaules et essuya une larme.

« Est-ce qu'on ne pourrait pas couper à la corvée? » insista le sergent.

Le commandant, la voix étouffée, lui dit :

« Vous le voulez ?

— Oui, nous le voulons tous. »

Le commandant se tourna vers sa troupe, et, d'un geste énergique, montrant la Seille qui coulait à vingt mètres de la route, il s'écria d'une voix saccadée par l'émotion:

« Allez, mes enfants ; f...-moi là-dedans vos fusils et vos cartouches. Arrive que pourra, j'en accepte la responsabilité ».

Un cri de joie sortit de nos poitrines, soudainement allégées. Nos rangs furent aussitôt rompus, et, courant comme des fous vers le bord de l'eau, nous y jetâmes nos fusils brisés, et nos cartouchières pleines.

Quand ce fut fini, on reforma les rangs, et, d'un pas plus léger, nous reprîmes la route du camp.

Je dois ajouter que dans le désordre de la capitulation d'une armée de cent soixante mille hommes, le fait passa inaperçu des autorités allemandes, et notre commandant ne fut pas inquiété.

LA BONNE FOI

Tandis que nous marchions, je réfléchissais, et me demandais avec un certain trouble si nous avions eu raison d'agir comme nous l'avions fait. Mille raisonnements confus se pressaient dans ma tête sans m'amener à une solution ; je demandai à mon père d'éclaircir ce cas de conscience. Voici à peu près ce qu'il me répondit:

En détruisant nos fusils, nous avons obéi à un instinct honorable que personne n'aura le courage de blâmer ; mais au point de vue strict de la morale, nous avons eu tort.

Si tous nos camarades avaient fait comme nous, si les Prussiens ne recevaient pas les armes que les termes de la capitulation leur assurent, la convention militaire serait violée, déchirée par nous; il n'en resterait rien, et le général alle-

mand aurait le droit de livrer Metz au pillage et de décimer nos troupes.

Si brutale que soit encore la guerre, elle a été adoucie par des conventions que l'intérêt de l'humanité, que la morale — c'est la même chose — commandent de respecter fidèlement.

Les conventions tirent toute leur force de la volonté mutuelle, de la bonne foi des deux parties en présence. Si l'une de ces volontés est vacillante, si la bonne foi est incertaine, la convention devient un marché de dupe et n'existe plus en soi. Le devoir moral est donc d'exécuter scrupuleusement la convention faite librement.

Je me souviens qu'ici je hasardai cette objection :

Une convention est-elle faite librement, lorsqu'on est assiégé et impuissant à résister aux exigences de l'adversaire ?

La liberté est toujours relative, répondit mon père. C'est le choix entre un nombre limité de décisions. Ici le choix nous est offert entre ces trois extrémités : mourir les armes à la main, subir les horreurs d'un assaut, ou capituler par une convention.

La troisième solution nous paraît la meilleure ; nous la choisissons librement, et nous la choisissons à certaines conditions mutuellement consenties.

Nous nous livrons sans résistance, nous ouvrons les portes de la ville à l'ennemi, nous lui épargnons les dangers et les pertes d'une suprême bataille, parce que nous avons la conviction qu'il respectera la convention signée. De son côté, l'adversaire, qui nous tient dans sa main, ne consent à la capitulation et aux avantages qu'elle nous offre, que s'il a la certitude que les clauses du traité seront exécutées.

Si une seule convention de ce genre est violée, la confiance est ébranlée. Si le fait se renouvelle plusieurs fois, la confiance est morte, le régime des conventions est aboli, et la guerre retourne à son antique sauvagerie.

La bonne foi et la franchise comptent au nombre des

plus utiles conquêtes de l'humanité, car ce sont de véritables conquêtes.

L'homme primitif, l'esprit simple, l'enfant sont naturellement rusés et menteurs.

La logique élémentaire, dans l'étroitesse de sa conception n'aperçoit que les avantages du mensonge. Dire ce qu'on a intérêt à dire, cacher ce qu'on a intérêt à cacher, mentir quand cela est utile, telle est la doctrine simpliste.

La dissimulation est familière aux races arriérées de l'Asie et de l'Afrique; la ruse qui réussit, sans scrupule de moralité, excite leur admiration et non leur mépris.

L'esprit de ruse de nos paysans est proverbial.

Ce n'est que par une haute et large conception de la vie sociale que l'esprit s'élève au-dessus des tentations du mensonge, et qu'il entrevoit, dans un vaste horizon, l'utilité de la franchise et de la bonne foi.

Vivant en société, ayant des rapports nombreux et variés, les hommes sont amenés à faire entre eux une foule de conventions. Ces pactes n'ont de valeur qu'à la condition d'être sûrement et fidèlement exécutés. Suppose un instant que tu vives dans un pays où tous les citoyens seraient pénétrés de cette pensée morale, dans un pays où la promesse serait toujours tenue, d'où le mensonge serait absolument banni. Quelle sûreté, quelle solidité, quel charme auraient les rapports avec de telles gens! Que de complications supprimées, que d'inquiétudes chassées, que de désastres évités! Avec un levier et un point d'appui; Archimède se vantait de pouvoir soulever le monde. Avec la franchise et la bonne foi, je me chargerais d'assurer le bonheur de l'humanité.

ÉVASION

Après cette conversation, je ne m'attendais guère à la proposition que mon père allait me faire. Il me dit tout à coup :

« La guerre n'est pas finie; de vaillantes armées défendent encore le sol de la Patrie. Si nous essayions de les re-

joindre! Si nous tentions d'échapper à la captivité! Si nous nous évadions de Metz? Qu'en dis-tu? »

Un peu surpris je répondis :

« Mais, père, la capitulation stipule la reddition des hommes encore plus que celle des armes; avons-nous réellement le droit de nous évader?

— Mon fils, les généraux ont promis de rendre l'armée; ils la rendent, et l'ennemi ne peut pas les accuser de manquer à la parole donnée. Nos généraux ne peuvent pas être responsables des actes individuels. Si nous désobéissons à nos chefs, si nous désertons le camp des vaincus, si nous essayons de franchir les lignes victorieuses, nul ne peut s'opposer à cette rébellion individuelle, imprévue, accomplie clandestinement. Si nous sommes arrêtés, la responsabilité de notre fuite ne sera imputée qu'à nous, et nous serons fusillés. Le risque est pour nous seuls; il est grand et absout moralement notre patriotique tentative.

— Si nous sommes pris, on nous fusillera tous les deux?

— Tous les deux, c'est probable.

— Partons, » lui dis-je.

Il me serra la main, nous franchîmes le pont-levis de la porte Mazelle, et, rentrés dans Metz, nous fîmes nos préparatifs de départ. Un peu d'argent nous restait : il servit à acheter des habits de paysan, blouses, casquettes, sabots, pantalons, le tout usé, terni, portant la trace de nombreux lavages et d'urgents raccommodages.

Quand nous nous vîmes ainsi accoutrés, malgré le côté tragique de la situation, un sourire nous vint aux lèvres.

Après nous être tendrement embrassés, nous quittâmes la chambre d'hôtel qui avait servi de théâtre à notre déguisement, et nous allâmes dîner dans un petit restaurant de la ville.

Tandis qu'on nous servait le repas, c'était pour nous un véritable amusement d'imiter l'accent lorrain, et de parler le langage rustique qu'un séjour de deux mois dans le pays messin nous avait appris à connaître.

Le repas fini, le jour tombant à peine, nous sortîmes de Metz.

Depuis la signature de la capitulation, le blocus était beaucoup moins rigoureux, la police allemande laissait passer les paysans qui venaient ravitailler la ville, ou qui s'en allaient visiter leurs fermes dévastées par la guerre. C'est ce dernier rôle que nous avions convenu de jouer.

Aux patrouilles, aux sentinelles qui nous interrogeaient nous répondions avec le plus de niaiserie possible que nous étions de Rezonville, que nous avions quitté notre ferme pendant la bataille; que, réfugiés dans Metz depuis plus de deux mois, nous nous hâtions d'aller voir si nos murs étaient encore debout, s'il restait quelque chose de nos granges et de nos étables. On finissait toujours par nous laisser passer, et quand les dernières lignes allemandes furent franchies, nous nous dirigeâmes vers le Nord, et enfin, après bien des péripéties, nous rejoignions l'armée de Faidherbe le 6 novembre. Bapaume, Saint-Quentin, souvenirs héroïques et glorieux! mais je ne dois pas oublier que, simple moraliste, je ne suis pas un historien militaire, et je passe sans m'arrêter sur ces brillants faits d'armes.

(A suivre.)

Théodule Branche.



UN NOVICE[1]

Lucien avait posé sa palette et ses brosses, très-gêné de cette visite inattendue, car il était encore en chemise de nuit et en pantoufles, pas coiffé, malpropre avec sa barbe en désordre emportée d'un coup de vent d'un côté du visage.

Un vrai sauvage, en effet.

Jean, à l'écart, considérait les deux femmes avec sa curiosité bourrue de timide.

Tout de suite il reconnut la plus jeune. C'était l'original du portrait inachevé qui lui déplaisait tant ; mais pas rousse, blonde, d'un blond chaud aux reflets de cuivre.

Lucien remis de sa stupeur et riant avec elles maintenant, le présentait :

— Jean Bornier, mon meilleur ami. Madame de Saint-Price, mademoiselle Antoinette de Saint-Price.

Elles eurent une brève inclinaison de tête et un regard indifférent.

Elles entouraient le peintre, continuant de se moquer.

— Que vous êtes drôle ainsi, que vous êtes drôle !

— A la guerre comme à la guerre, disait Lucien ; ah ! dame ! je ne m'attendais pas à vous voir, sans cela vous pensez bien que j'aurais fait un bout de toilette.

— Et peut-être auriez-vous eu tort, vous avez l'air d'un soldat en pleine bataille... non vraiment, vous êtes très gentil.

Elles allaient dans l'atelier comme chez elles. En cherchant, elles avaient découvert le lit défait derrière le paravent.

(1) Voir le nº 7, Juillet 1907.

— Ah! le paresseux! parions que vous venez de vous lever?

— Excusez, ma femme de ménage est malade et n'est pas venue ce matin.

Enfin, elles avaient déniché, sous la table, deux pots de grès dans lesquels séchaient des brosses et des pinceaux. Elles les vidaient, les essuyaient avec une serviette qui traînait et y déposaient leurs roses et leurs lilas en bouquets. Jean avait apporté de l'eau et les aidait, jetant sur elles ses regards méfiants.

Elles achevaient de lui déplaire, avec leur sans façon et leurs allures hardies de Parisiennes.

Cependant Lucien avait avancé des chaises; mais, avant de s'asseoir, elles s'extasièrent devant « l'Idylle de vieux ». — C'était très épatant en vérité, d'une harmonie de tons qui leur plaisait et il se dégageait de l'ensemble une simplicité, un je ne sais quoi d'enveloppant qui vous prenait. Le Jury serait vraiment nul s'il ne décernait pas au peintre une médaille ou, tout au moins, cette bourse de voyage qu'il convoitait. Mais on ne savait jamais. C'était une coterie que ce jury du Salon; il fallait faire des bassesses pour en obtenir quelque chose.

Elles avaient relevé leurs voilettes, ce qui les changeait prodigieusement.

Madame de Saint-Price paraissait presque vieille, avec ses paupières rongées de petites rides accusatrices, ses yeux d'un bleu gris, durs comme l'acier. Cependant la bouche aux lèvres minces ne manquait pas de grâce, les cheveux n'avaient pas un fil blanc, et les afféteries de sa mise en faisaient une personne très désirable encore.

Elle venait de se camper devant la glace et s'admirait.

— Dites donc, Preslot, vous ne me faites pas de compliments. Vous ne me trouvez pas changée?

— Changée? non vraiment.

— Je n'ai pas aminci? Ma taille, voyez ma taille, mon cher.

— Un sylphe!

— C'est le footing. Le footing il n'y a que ça.

Elles avaient envahi l'atelier ; il traînait un peu d'elles partout : ici des gants, là un manchon ; les voilettes et les en-cas sur la table parmi les tubes de couleur à demi vidés et les brosses.

Un parfum se dégageait d'elles, un parfum de gaieté, d'insouciance aussi qui vous enveloppait, vous conquérait en entier à ces deux folles raisonnables.

Cependant elles s'étaient assises et causaient plus paisiblement.

— Dites, M. Preslot, fit la jeune fille, qu'avez-vous donc fait à mon portrait pendant mon absence.

— J'ai retouché un peu tout, les cheveux par exemple...

— Ça se voit bien. Oh ! mais vous n'allez pas me laisser cette tignasse-là, mon cher ! Je brûle, là-dessus !

— Vous trouvez ?

— Voyons, je n'ai jamais été rouge ! regardez.

Elle se leva et lui planta sa nuque sous le visage.

Lui souriait, enchanté.

Elle était adorablement blonde, d'un blond à elle ; la peau fine des rousses pourtant, un nez légèrement aquilin qui lui donnait une grande distinction. Et les yeux étaient verts à reflets bleus, pailletés d'or. Une pointe de carmin lui était montée aux joues et, gênée tout-à-coup d'avoir été si provocante, elle était allée se rasseoir auprès de sa mère.

Celle-ci demanda :

— Comment se peut-il que vous travailliez le dimanche, M. Preslot ? Le dimanche, c'est le jour du repos ou des bonnes parties.

— On a, en effet, besoin de se divertir un brin chaque semaine, répondit-il, mais qu'importe que ce soit ce jour-ci, plutôt que tel autre ? Je prends mon dimanche quand il vient. c'est-à-dire lorsque j'ai l'envie de m'amuser ou de ne rien faire.

— Cela me paraît très raisonnable et pas bourgeois du tout.

— C'est tous les jours dimanche pour vous.

— Oh !

— La seule occupation des femmes du monde est de ne rien faire et la peine qu'elle leur donne s'appelle l'ennui.

— Nous ne nous ennuyons jamais. A propos, irez-vous au bal des artistes jeudi prochain.

— Hum ! cela fatigue beaucoup un bal, et j'ai tant de besogne sur les bras !...

— Et vous, monsieur, demanda la jeune fille à Jean.

Il parut très embarrassé. Lucien vint à son secours.

— Excusez mon ami. Il n'habite Paris que depuis peu de temps et ne sait sans doute même pas ce dont il s'agit.

En tous cas, s'il s'agit d'un bal, il est fort probable que je n'irai pas.

Bornier avait dit cela d'un ton maussade qui les fit se retourner vers lui.

Alors Antoinette ironiquement :

— Monsieur n'aime pas la danse ?

— Je n'ai pas le loisir de m'y consacrer.

— Monsieur est notaire ?

Elle disait cela sans savoir, avec la blague du gamin de Paris. Il répondit :

— Justement.

Elles l'examinèrent curieusement, prêtes à rire de sa timidité, retenues seulement par la présence du peintre qui le leur avait présenté pour son meilleur ami.

Un silence s'était fait. Il semblait qu'on ne devait plus rien avoir à se dire, la froideur de Jean ayant glacé tout le monde. On se regardait embarrassé ; et, prenant le parti brusque de s'en aller, Madame de Saint-Price se leva.

— Il faut pourtant terminer ce portrait, dit-elle ; quel jour voulez-vous qu'Antoinette vienne poser ?

— Jeudi prochain, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Oh ! non, pas jeudi, interrompit la jeune fille, c'est le bal des artistes, nous avons le temps d'y aller, nous ; nous ne sommes ni peintre... ni notaire, la pose me fatiguerait et je

veux me garder fraîche pour le soir. J'aimerais mieux dimanche, et puisque vous travaillez ce jour-là...

— Va pour dimanche ! Je vous attendrai. Nous aurons une bonne séance, n'est-ce pas? Et vous me raconterez les péripéties de votre bal.

Elles remettaient leurs voilettes d'une main pressée ayant hâte de se retrouver dehors; et lorsqu'elles eurent salué courtoisement les jeunes gens, elles sortirent, laissant la violence de leur parfum derrière elles. Jean les regardait s'en aller, sentant vaguement que c'était lui, avec son air de glace, qui les faisait se sauver si vite. Et lorsqu'elles ne furent plus là, il s'en voulut de sa méchante humeur, s'accusant d'être un ours mal léché, se trouvant ridicule avec ses idées de puritain, ses façons de provincial qui ignore le monde. Puisqu'il ne le connaissait pas, il devrait, au moins, se tenir tranquille au lieu de se poser bêtement en défenseur de la morale!

Dans son esprit, il venait de causer un grand préjudice à son ami. Il eut envie de lui demander pardon. Pourtant, il n'osa pas.

Lucien, du reste, s'était remis rageusement au travail, si absorbé dans sa peinture qu'il ne prêtait plus guère d'attention à son camarade.

Le jour baissait. Les tons heurtés des paysages de Villemain s'atténuaient, s'effaçaient tandis que les esquisses bleues de Lucien se confondaient presque entièrement avec la grisaille monotone des murs.

(A suivre.)

Alexis Noel.

PAGES DE L'ÉDITEUR

COURS PRATIQUE D'HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

par Jean FILIATRE

Prix : 3 fr. 75 net

Nous venons attirer l'attention de nos lecteurs sur cet ouvrage qui donne, en un beau volume de 400 pages, un résumé complet des meilleures méthodes d'hypnotisation, employées par les plus réputés des Hypnotiseurs, ainsi qu'une importante partie de notes inédites relatives à ce sujet.

L'auteur décrit les procédés divers, dans un style clair et compréhensible à tous ; de plus il donne des indications détaillées sur chaque phase de l'hypnotisme et de la suggestion. Des soins minutieux ont été apportés au développement des questions d'Auto-suggestion et d'entrainement de la Volonté. Nous recommandons particulièrement ce livre à l'attention de nos lecteurs, en considération de son utilité spéciale pour l'expérimentateur. Envoi franco contre mandat de fr. 4. 20 ou contre remboursement de fr. 4. 80. Les commandes peuvent être adressées à nos Bureaux.

***

Nous venons de recommencer nos cours personnels d'Hypnotisme et de Magnétisme pour lesquels nous invitons l'adhésion de tous ceux de nos lecteurs qui peuvent se rendre à nos bureaux. Le prix de ces leçons n'est que de *vingt francs* par mois, ce qui devrait les rendre particulièrement intéres-

santes à tous ceux qui hésitent à acquérir des livres de prix élevé. L'enseignement personnel sera du reste toujours préférable au meilleur des livres.

∴

Le mois prochain, nous commencerons une série d'articles dûs à la plume de Mme de Thau, qui traitera de la *Chiromancie* et de la *Graphologie*.

Le Gérant : ALEXIS NOEL

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 20, rue N.-D.-de-Nazareth. — 5521-7-07